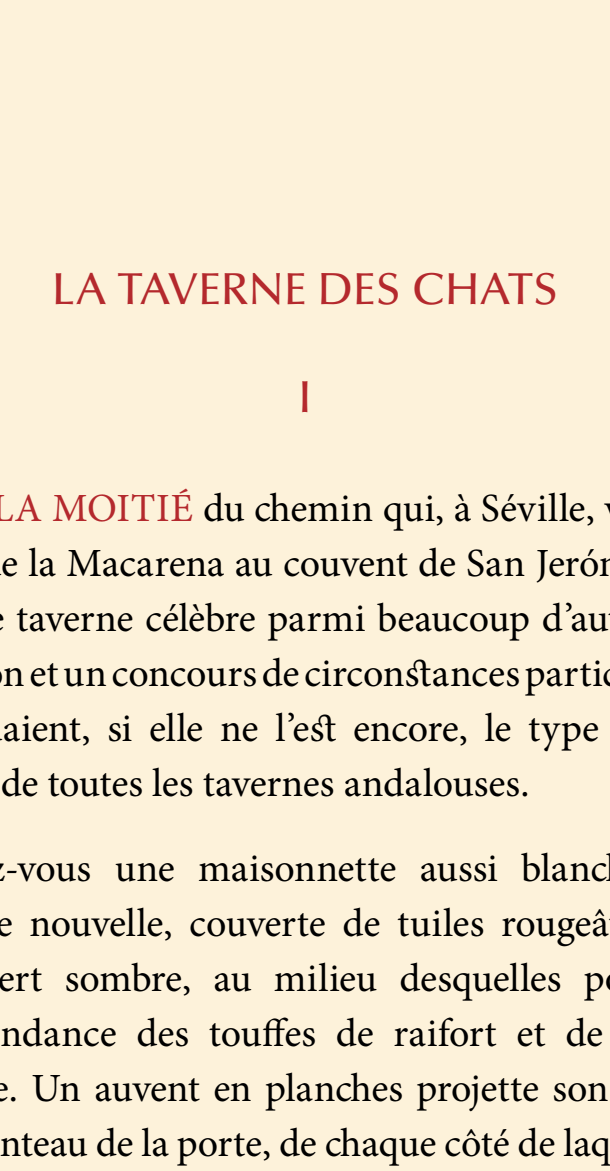
Gustavo Adolfo Bécquer

La Taverne des chats

Vertiges

Eugène Delacroix (1798-1863), *Tête de chat* (vers 1824-1829), collection du musée du Louvre, Paris, France.



Gustavo Adolfo Bécquer (1836-1870)
peint par son frère Valeriano Domínguez Bécquer (1833-1870).

LA TAVERNE DES CHATS

I

VERS LA MOITIÉ du chemin qui, à Séville, va de la porte de la Macarena au couvent de San Jerónimo, il y a une taverne célèbre parmi beaucoup d'autres ; sa situation et un concours de circonstances particulières la rendaient, si elle ne l'est encore, le type le plus parfait de toutes les tavernes andalouses.

Figurez-vous une maisonnette aussi blanche que la neige nouvelle, couverte de tuiles rougeâtres ou d'un vert sombre, au milieu desquelles poussent en abondance des touffes de raifort et de réséda sauvage. Un auvent en planches projette son ombre sur le linteau de la porte, de chaque côté de laquelle se trouvent des bancs faits en brique et mortier.

Le mur est capricieusement percé de quelques petites fenêtres, irrégulièrement ouvertes pour laisser pénétrer la lumière à l'intérieur. Les unes sont basses, les autres plus élevées ; celles-ci sont quadrangulaires, celles-là sont géminées ou à claire-voie. On aperçoit de place en place quelques pieux et des anneaux de fer destinés à attacher les montures. Une très vieille vigne tortille ses noires tiges, elle les enlace dans l'armature en bois qui la soutient et qu'elle couvre de pampres et de larges feuilles vertes ; celles-ci s'étendent comme un dais sur une salle garnie de trois bancs en bois de pin, d'une demi-douzaine de chaises démantibulées et de six ou sept tables en planches disjointes.

D'un côté de la maison grimpe un chèvrefeuille, en s'accrochant aux fentes de la muraille, il atteint le toit au bord duquel pendent quelques sarments qui, balancés par le vent, ressemblent à des bannières de verdure ; de l'autre s'étend une enceinte de roseaux limitant un petit jardin, semblable à un panier de jonc regorgeant de fleurs. Le feuillage de deux gros arbres, qui s'élèvent derrière la taverne, forme un fond obscur, sur lequel se détachent de blanches cheminées. Le décor est complété par les haies disséminées dans une plaine remplie d'aloès, de mûres sauvages, de genêts poussant au bord de l'eau, et enfin par le Guadalquivir qui s'éloigne, en continuant lentement son cours tortueux, au milieu de ses pittoresques berges, et atteint le pied de l'antique couvent de San Jerónimo. Celui-ci, entouré de nombreux oliviers les domine tous ; sa masse sombre et les noires silhouettes de ses tours se dessinent sur le bleu transparent du ciel.

Imaginez-vous ce paysage animé par une multitude d'êtres, hommes, femmes, enfants, animaux, formant des groupes plus pittoresques, plus caractéristiques les uns que les autres. Ici le tavernier bien nourri, au teint un peu coloré, assis sur une petite chaise basse, brise entre ses mains le tabac nécessaire à faire la cigarette dont il tient le papier dans sa bouche. Là, un revendeur de la Macarena chante en baissant les yeux ; il s'accompagne d'une petite guitare, tandis que ses compagnons marquent la mesure en frappant dans leurs mains ou sur la table avec leurs verres. Plus loin, un groupe de jeunes filles avec leurs fichus de crêpe aux mille couleurs, un paquet d'œillets dans les cheveux : elles jouent, du tambour de basque, babillent, rient et crient tout en poussant, comme des folles, la balançoire suspendue aux deux arbres. Les garçons de la taverne vont et viennent avec des plateaux chargés de *mançanilla* et d'assiettes d'olives. Des gens du peuple, groupés en bandes, fourmillent, sur la route. Deux ivrognes se disputent avec un galant qui complimente une belle fille venant à passer. Un coq coqueline et se gonfle orgueilleusement sur le mur en torchis de la basse-cour. Un chien aboie contre des gamins qui le harcellent à coups de bâton et de pierres. L'huile bout et saute dans la poêle où l'on frit des poissons. Les coups de fouet des voituriers qui arrivent en soulevant un nuage de poussière ; le bruit des chants, des castagnettes, des éclats de rire, des voix, des sifflets, des guitares, des tapements sur les tables et dans les mains, des gargoulettes brisées volant en éclats, mille et mille rumeurs étranges et discordantes forment un joyeux tapage, impossible à décrire.

Figurez-vous tout cela par une après-midi douce et sereine, l'après-midi d'une des plus belles journées de l'Andalousie, qui sont toujours si belles, et vous aurez une idée du spectacle qui s'offrit à mes yeux quand j'allai, pour la première fois, visiter, sur sa réputation, la fameuse taverne.

Depuis lors, des années se sont écoulées : dix ou douze au moins. J'étais loin de mon centre habituel ; depuis mes vêtements jusqu'à la triste expression de mon visage, tout dans ma personne détonnait au milieu de ce tableau de franche et turbulente gaieté. Il me semblait que les passants, à ma vue, détournaient la tête, avec l'air ennuyé de gens qui aperçoivent un importun.

Ne voulant pas attirer l'attention ni devenir l'objet, par ma présence, de plaisanteries plus ou moins indirectes, je m'assis près de la porte de la taverne, demandai une boisson quelconque, que je ne bus pas, et quand chacun eut oublié mon étrange apparition, je tirai une feuille de papier de mon carton à dessin, taillai un crayon, et cherchai du regard un type caractéristique voulant le reproduire et le conserver en souvenir de cette scène et de ce jour.

Bientôt mon attention se fixa sur l'une des filles qui formaient un cercle joyeux autour de la balançoire. De taille élevée, mince, un peu brune, elle avait des yeux endormis, grands, noirs et des cheveux plus noirs que les yeux.

Tandis que je dessinais, des hommes groupés autour d'un de leurs camarades, qui grattait la guitare avec beaucoup de brio, entonnaient, en chœur, des couplets faisant allusion aux dons personnels, aux petits secrets d'amour, aux penchants particuliers, aux histoires des jalousies ou des dédains des filles qui se divertissaient auprès de la balançoire ; celles-ci, de leur côté, ripostaient à ces couplets par d'autres non moins gracieux, piquants ou légers.

La jeune brune élancée, prompte à la réplique, que j'avais choisie pour modèle, portait la parole au nom de ses compagnes et improvisait des couplets qu'elle disait au bruit des battements de mains et des rires des autres filles, tandis que le joueur de guitare se distinguait au milieu des garçons, dont il semblait être le chef, par sa grâce et la souplesse de son esprit.

Je reconnus bien vite qu'il existait entre eux un sentiment d'affection ; il se révélait dans leurs chants, pleins d'allusions transparentes et de propos amoureux.

Quand j'eus terminé mon dessin, la nuit approchait : déjà sur la tour de la cathédrale, on avait allumé les deux fanaux du retable des cloches ; ces lumières paraissaient être les yeux de feu du géant de brique et de mortier qui domine la ville entière. Les groupes se disjoignaient peu à peu et se perdaient, au loin dans le chemin, au milieu des brumes du crépuscule, argentées par la lune qui commençait à se montrer sur le fond violacé et obscur du ciel. Les filles, réunies ensemble, se retiraient en chantant et leurs voix argentines s'affaiblirent graduellement, jusqu'à se confondre avec les autres rumeurs indécises et lointaines qui frémissent dans l'air. Tout finissait à la fois, le jour, le bruit, l'animation et la fête ; de cet ensemble, il ne restait dans l'oreille et dans l'âme qu'un écho semblable à une suave vibration, semblable à un doux assoupissement, comme celui qu'on éprouve au moment du réveil après un songe agréable.

Aussitôt après le départ des dernières personnes, je serrai mon dessin dans mon portefeuille, j'appelai le garçon, en frappant dans mes mains, payai ma modique dépense et me disposais à m'éloigner, quand je me sentis doucement retenu par le bras. C'était le jeune joueur de guitare ; tandis que je dessinais j'avais remarqué qu'il me regardait beaucoup, avec un certain air de curiosité. Sans que je m'en fusse aperçu, les chansons terminées, il s'était approché en tapinois de l'endroit où je me trouvais, désireux de voir ce que je faisais et pourquoi je regardais, si souvent la femme à laquelle il semblait s'intéresser.

« Monsieur, me dit-il d'un ton qu'il cherchait à rendre le plus persuasif possible, je viens vous demander une faveur.

« Une faveur, m'écriai-je, sans comprendre ce qu'il pouvait désirer ; expliquez-vous, et, si la chose est en mon pouvoir, elle est faite.

« Voudriez-vous me donner le portrait que vous venez de terminer. »

En entendant ces paroles, je restai un peu interdit, surpris à la fois et de la requête qui ne laissait pas d'être extraordinaire et du ton qui l'accompagnait, ne pouvant dire au juste s'il tenait de la menace ou de la prière. Il comprit sans doute mon incertitude et s'empressa aussitôt d'ajouter : « Je vous le demande au nom du salut de votre mère, au nom de la femme que vous aimez le plus au monde, si vous en aimez une. En échange, demandez-moi tout ce que vous pouvez exiger de ma pauvreté. »

Je ne savais que répondre pour éluder le compromis ; j'eusse presque préféré l'entendre me chercher querelle, il m'eût été permis alors de conserver le portrait de cette femme qui m'avait si fort impressionné. Mais, soit surprise, soit que je ne sache dire non à personne, le fait est que j'ouvris mon portefeuille, tirai le papier et le lui remis sans proférer une parole.

Rapporter les remerciements du jeune homme, ses exclamations en regardant de nouveau le dessin à la lueur du réverbère de l'auberge, le soin avec lequel il le plia pour le serrer dans sa ceinture, les offres de service qu'il me fit et les louanges hyperboliques dont il remercia le sort, pour lui avoir permis de rencontrer celui qu'il appelait un aimable et parfait gentilhomme, serait une tâche des plus ardues, sinon impossible. J'ajouterai seulement que, pendant ce temps, la nuit était venue et que, malgré moi, il voulut m'accompagner jusqu'à la porte de la Macarena. Il insista tellement que je me décidai à faire route avec lui.

Le chemin est très court ; malgré cela, durant le trajet, il trouva moyen de me conter de A à Z l'histoire de ses amours.

L'auberge où s'était tenue la réunion appartenait à son père, qui lui avait promis de lui donner, le jour de son mariage, un sien jardin auprès de la maison. Quant à la jeune fille, objet de son affection, il me la peignit avec les couleurs les plus vives, en employant les expressions les plus pittoresques. Elle s'appelait Amparo (Bon Secours). Elle avait été élevée sous son toit, dès son bas âge, et l'on ignorait quels étaient ses parents. Ces détails et cent autres me furent racontés en chemin. À notre arrivée aux portes de la ville, il me donna une vigoureuse poignée de main, renouvela ses offres de service, et s'éloigna en chantant un couplet que les échos répétaient au loin durant le silence de la nuit. Je m'arrêtai un moment en le voyant s'en aller, son bonheur paraissait communicatif ; je me sentais joyeux d'une joie étrange, innommée, une joie pour ainsi dire de reflet.

Il continuait à chanter à pleins poumons. Un de ses couplets disait :

> *Cher compagnon de mon âme,*
> *Juge combien elle était jolie :*
> *Elle ressemblait à la Vierge*
> *Consolatrice de Utrera.*

Quand sa voix commença à s'éteindre, au milieu des bouffées de la brise, j'en entendis une autre délicate et vibrante qui résonnait encore plus loin. C'était la voix de celle qui l'attendait impatiemment…

. . . .

Je quittai Séville peu de jours après ; des années s'écoulèrent sans que je pusse y revenir. J'ai oublié beaucoup des incidents qui m'y étaient arrivés ; mais le souvenir d'une félicité si grande, si ignorée, si paisible ne s'effaça jamais de ma mémoire.

II

DEPUIS MON DÉPART de Séville, plusieurs années s'étaient écoulées, ainsi que je l'ai dit ; et je n'oubliais pas cette après-midi dont le souvenir traversait parfois mon esprit, comme une brise bienfaisante qui rafraîchit un front brûlant.

À l'époque où la destinée me ramena dans la grande ville, si justement appelée la reine de l'Andalousie, une des choses qui attira le plus mon attention fut le notable changement opéré durant mon absence. Édifices, groupes de maisons, faubourgs entiers avaient surgi, au magique contact de l'industrie et du capital : partout on ne voyait que fabriques, jardins, propriétés d'agrément, promenades ombreuses ; mais, par malheur aussi, plusieurs antiquités respectables avaient disparu.

Je visitai de nouveau une foule de superbes édifices, pleins de souvenirs historiques et artistiques, j'errai et m'égarai de nouveau dans les mille et mille sinuosités du curieux quartier de Sainte-Croix. Au cours de mes promenades, je fus surpris de voir beaucoup de choses nouvelles élevées, je ne sais comment ; je regrettai beaucoup de vieilles choses disparues, je ne sais pourquoi et je gagnai enfin la rive du fleuve qui a toujours été, à Séville, le but préféré de mes excursions.

Après avoir admiré le magnifique panorama que présente l'endroit où le pont de fer réunit ses deux bords ; après avoir parcouru du regard, dans une muette admiration, une foule de détails, des palais et de blanches maisons ; après avoir passé en revue les innombrables navires mouillés au milieu de ses eaux, déployant dans l'air leurs légers pavillons aux mille couleurs, et entendu le bouillonnement confus du quai, où tout est activité et mouvement, remontant, par la pensée, le courant de la rivière, je me transportai jusqu'à San Jerónimo.

Je me souvenais de ce paysage tranquille, reposant, lumineux, dans lequel la riche végétation de l'Andalousie déploie, sans art ni apprêt, ses beautés naturelles.

Grâce à ma mémoire, je vis défiler une autre fois, comme si j'eusse remonté le courant dans un bateau, d'un côté la Chartreuse avec ses grands arbres, ses hautes et fines tours, de l'autre le quartier des Humeros, les vieilles murailles de la ville, moitié arabes, moitié romaines, les jardins avec leurs clôtures, couvertes de ronces, et les norias ombragées de quelques gros arbres isolés ; puis enfin San Jerónimo…

Une fois là, mon imagination réveilla, plus vivement que jamais, les souvenirs que je conservais encore de la fameuse taverne ; je crus assister de nouveau à ses fêtes populaires, entendre chanter les jeunes filles se balançant sur l'escarpolette ; je voyais des gens du peuple errer par groupes dans les prés, goûter, se disputer, rire, danser ou s'agiter, tous pleins de jeunesse, d'animation et de gaieté.

Elle était là, entourée de ses enfants, loin déjà des groupes des jeunes filles qui riaient et chantaient ; lui aussi il était là, tranquille et satisfait de son bonheur, contemplant avec tendresse, heureuses et réunies à ses côtés, les personnes qu'il aimait le plus dans ce monde : sa femme, ses enfants, et son père assis à la porte de la taverne, comme il l'était dix ans auparavant, roulant, impassible, sa cigarette, sans autre changement qu'une chevelure blanche comme la neige au lieu d'être grise.

L'ami qui m'accompagnait dans ma promenade remarqua l'espèce d'extase dans laquelle ces idées me plongèrent quelques minutes, il me secoua enfin le bras, en me demandant :

« À quoi pensez-vous donc ? »

Je pensais, lui répondis-je, à la taverne des chats et mon imagination revenait aux agréables souvenirs que je garde de l'après-midi passée jadis à San Jerónimo… Je terminais en ce moment une histoire laissée à son début, je la terminais tellement à mon gré, qu'elle ne saurait, je crois, avoir d'autre fin que celle que je lui donne… À propos de la taverne des chats, ajoutai-je, en m'adressant à mon ami, quand irons-nous donc, pendant l'après-midi, y goûter et nous y divertir ?

Nous y divertir ! s'écria mon interlocuteur avec une expression d'effroi, que je ne pouvais alors m'expliquer. Nous y divertir ! l'endroit est vraiment bien choisi pour cela.

Et pourquoi ? repris-je surpris, à mon tour, de sa surprise.

La raison en est bien simple, dit-il, parce qu'à cent pas de la taverne on a placé le nouveau cimetière.

Alors ce fut moi qui le regardai avec des yeux étonnés, et restai quelques instants silencieux avant d'ajouter un seul mot.

Nous rentrâmes en ville, la journée s'écoula et d'autres la suivirent sans que je pusse me débarrasser entièrement de l'impression produite par une nouvelle tellement inattendue.

J'avais beau retourner mon histoire de la jeune brune, elle restait sans conclusion. Ce que j'avais inventé ne se comprenait plus. Un tableau de bonheur et de joie, avec un cimetière pour fond. Quelle invraisemblable fantaisie !

Décidé, un soir, à sortir d'incertitude, je prétextai une légère indisposition, pour ne pas accompagner mon ami dans nos promenades habituelles, et pris seul le chemin de la taverne. Quand j'eus laissé derrière moi la Macarena et son pittoresque faubourg, je m'engageai dans un étroit sentier pour traverser un labyrinthe de jardins ; il me sembla remarquer, alors, quelque chose d'étrange dans tout ce qui m'entourait.

La soirée, à vrai dire, était un peu sombre ; la disposition de mon esprit me portait aussi aux idées mélancoliques ; chose certaine, j'éprouvais une sensation de froid et de tristesse, je constatai un silence qui me faisait penser à ma complète solitude, comme le sommeil fait penser à la mort.

Je marchai quelque temps sans m'arrêter ; pour abréger la distance, je pris à travers les jardins et rejoignis le chemin de Saint-Lazare, d'où j'entrevis, dans le lointain, le couvent de San Jerónimo.

C'est peut-être une illusion, mais il me semble que le long de la route suivie par les morts, tout, jusqu'aux arbres et aux herbes, finit par prendre une autre couleur. Je me persuadai du moins que les nuances manquaient de chaleur et d'harmonie, les arbres de fraîcheur, l'air de transparence et le sol de lumière. Le paysage était monotone, les figures noires et isolées.

Ici, un char funèbre avançait lentement, sans soulever de poussière, sans coups de fouet, sans tapage, sans mouvement pour ainsi dire ; là, un homme de mauvaise tournure une pioche sur l'épaule, ou un prêtre avec sa soutane longue et noire, ou un groupe d'hommes âgés, mal vêtus, d'un sinistre aspect, avec des cierges éteints dans la main, qui revenaient silencieux, tête basse et les yeux fixés sur la terre. Je me croyais transporté je ne sais où ; tout ce que je voyais me remémorait un paysage dont les lignes restaient celles d'autrefois, mais dont les couleurs s'étaient effacées, pour ainsi dire, et dont il ne restait qu'une demi-teinte indécise. L'impression que j'éprouvais peut se comparer seulement à ces songes dans lesquels, par un phénomène inexplicable, les choses à la fois sont et ne sont pas, et les lieux où nous croyons nous trouver se transforment partiellement, d'une manière aussi insensée qu'impossible.

J'arrivai enfin à la taverne : je la reconnus plutôt à l'enseigne écrite encore en grandes lettres sur une de ses murailles, que d'une autre manière ; quant à la maison, je m'imaginai qu'elle avait changé de formes et de proportions. Je ne tardai pas à m'assurer qu'elle était beaucoup plus délabrée, solitaire et triste. On eût dit que l'ombre du cimetière voisin, s'étendant jusqu'à elle, l'enveloppait d'un reflet lugubre comme un suaire. Le tavernier était seul, absolument seul. Je le reconnus pour le même que j'avais vu dix ans auparavant, je le reconnus à quoi ? je ne sais ! car, depuis ce temps, il s'était transformé au point de ressembler à un vieillard décrépit et moribond, tandis qu'alors il paraissait avoir cinquante ans à peine, respirant la santé, le bonheur et la vie.

Je m'assis près d'une table déserte, demandai une boisson que l'aubergiste me servit. Après quelques mots insignifiants, nous arrivâmes à causer de cette histoire d'amour, dont j'ignorais encore le dénouement, quoique j'eusse essayé bien des fois de le deviner.

« Tout, me dit le pauvre vieux, tout semble avoir conspiré contre nous, depuis l'époque dont vous me faites souvenir. Vous le savez déjà, Amparo était la fille de nos yeux, elle avait été élevée ici depuis sa naissance, elle était la joie de la maison.

« Je l'aimais comme un père ; elle ne pouvait donc regretter le sien. Mon fils, depuis l'enfance, s'habitua également à la chérir, d'abord comme un frère et ensuite beaucoup plus tendrement. Il était à la veille de se marier avec elle, je leur abandonnais le meilleur de mon petit bien, pensant, avec le produit de mon commerce, avoir plus qu'il ne m'en fallait pour vivre à l'aise.

« Quand je ne sais quel méchant démon porta envie à notre bonheur et le détruisit en un moment.

« On chuchota d'abord qu'on allait ouvrir un cimetière du côté de San Jerónimo ; les uns disaient plus par ici, les autres plus par là. Pendant ce temps nous étions tous inquiets, tremblant de peur de voir réaliser le projet, quand un malheur plus grand et plus certain fondit sur nous.

« Un jour, deux messieurs arrivèrent ici dans une voiture. Ils me firent mille et mille questions à propos d'Amparo, que j'avais retirée toute petite de la maison des enfants trouvés. Ils me demandèrent les langes dont elle était alors enveloppée, et que je conservais.

« Il résulta de cela qu'Amparo était la fille d'un très riche personnage, qui s'entendit avec la justice pour nous l'arracher ; il s'y prit si bien qu'il parvint à l'obtenir. Je voudrais oublier, si c'était possible, le jour où on l'emmena. Elle pleurait comme une Madeleine, mon fils voulait faire une folie, j'étais en quelque sorte affolé, ne comprenant rien à ce qui arrivait. Elle s'en alla ! que dis-je, non elle ne s'en alla pas, elle nous aimait trop pour nous quitter ; mais on l'enleva et la malédiction tomba sur cette maison. Mon fils, après un accès de désespoir épouvantable, tomba en léthargie : qu'éprouvai-je moi ? Je ne sais, c'était la fin du monde.

« Pendant ces événements on se mit à construire le cimetière ; le public s'éloigna de ces parages : plus de fêtes, de chants et de musique ; la joie avait fui cette campagne, comme elle avait fui nos âmes.

« Amparo n'était pas plus heureuse que nous : élevée ici à l'air libre, au milieu du tapage et de l'animation de l'auberge, habituée au bonheur dans la pauvreté, elle fut enlevée à cette vie et se sécha, comme se sèchent les fleurs arrachées d'un jardin et transportées dans un salon. Mon fils fit d'incroyables efforts pour la revoir et lui parler un instant. Tout fut inutile : sa famille ne le voulait pas. Il la vit enfin, mais il la vit morte. Le convoi passa par ici. Je ne savais rien, et j'ignore pourquoi je pleurai en voyant le cercueil, mon cœur loyal me criait :

« Celle-ci est jeune comme Amparo, et belle peut-être comme elle. Qui sait si ce n'est pas elle ? » et c'était elle !

« Mon fils suivit le convoi, il entra dans l'enceinte et, quand on ouvrit la bière*, il poussa un cri, tomba à terre sans connaissance, et c'est ainsi qu'on me le rapporta. Depuis il est devenu fou et est resté fou. »

* En Espagne les cercueils sont fermés à la clé ; on les ouvre toujours avant de les déposer dans la sépulture définitive.

Le pauvre vieux en était là de son récit, quand deux fossoyeurs, aux figures sinistres, à l'aspect repoussant, entrèrent dans l'auberge.

Leur tâche terminée, ils venaient boire un coup, à la santé des morts, suivant l'expression de l'un d'eux, qui accompagna sa plaisanterie d'un sourire stupide. Le tavernier essuya une larme du revers de la main, et s'en fut les servir.

La nuit se faisait sombre et des plus tristes. Le ciel était noir, ainsi que la campagne. Aux branches des arbres pendait encore à moitié pourrie, la corde de la balançoire agitée par le vent ; elle me semblait être la corde d'un pendu, oscillant encore après avoir étranglé un criminel. Il n'arrivait à mes oreilles que des rumeurs confuses ; les aboiements lointains des chiens de la plaine, les grincements d'une noria, lents, plaintifs, aigus comme un gémissement, les propos brefs et horribles des fossoyeurs qui s'entendaient, à voix basse, pour commettre un vol sacrilège… Je ne sais de cette scène pleine d'une étrange désolation, et de l'autre si remplie de gaieté, il n'est resté dans ma mémoire qu'un souvenir vague, impossible à reproduire. Cependant, je crois en- tendre, tel que je l'entendis alors, ce couplet chanté par une voix claire, troublant tout à coup le silence de la campagne :

En el carro de los muertos
Ha pasado por aquí,
Llevaba una mano fuera,
Por ella la conocí.

Dans le char des morts
Elle est passée par ici,
Sa main en sortait ;
Par elle, je la reconnus.

C'était le pauvre garçon enfermé dans l'une des chambres de la taverne, où il passait les journées à contempler, immobile, le portrait de son amante.

Il ne disait mot, mangeait à peine, ne pleurait pas, et ne remuait les lèvres que pour chanter ce couplet si simple, si tendre, qui est tout un poème de douleur, et dont j'appris, alors, à comprendre le sens.

La Taverne des chats,
un conte de Gustavo Adolfo Bécquier (1836-1870),
traduit de l'espagnol par Achille Fouquier,
est un extrait du recueil
Légendes espagnoles et contes orientaux
paru en 1885.

ISBN : 978-2-89854-658-7
© Vertiges éditeur, 2025
Dépôt légal – BAnQ : deuxième trimestre 2025

– 2 659 e lecturiel –

Lecturiels
www.lecturiels.org